

Copie No 3 676 8537
Copie 676. n. 24. 8. 97

GONZALVE DE CORDOUE

ET

CHRISTOPHE COLOMB

d'après

UN DRAME ESPAGNOL





A la Real Academia de
la Historia, ^{Ego 676 ind 40 12}

Très-respectueux hommage,

Emile Gravers

GONZALVE DE CORDOUE

ET

CHRISTOPHE COLOMB

d'après



UN DRAME ESPAGNOL



Nobili Equiti
PETRO BLANQVET DV CHEYLA

in Galliarvm exercitu LXVII^a legione sybcentvioni

ET

Comitissae
REGINAE MONIER DE LA SIZERANNE

e perantiqua nobilissimaqve stirpe

Marchionvm DE CORDOVE in Provincia
antea FERNANDEZ DE CORDOBA in Hispaniis nvnepata

ORIVNDAE

PRO FELICIBVS NVPTIIS

IN ECCLESIA SANCTI PETRI DE CHAILLOT

Lvtetiae Parisiorvm sacra agente

Eminentissimo et Excellentissimo

BENEDICTO MARIA LANGENIEVX

Titvli Sancti Iohannis ad Portam Latinam Presbytero Cardinali

NECNON REMENSI ARCHIEPISCOPO ET GALLIAE BELGICAE PRIMATE

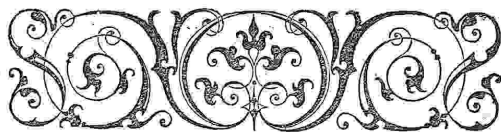
HOC OPVSCVLVM

gratae amicitiae pignvs

D. D. D.

AEMILIVS TRAVERS

CADOMI, VII kal. maii MDCCCXCI



Une des périodes les plus glorieuses de l'histoire d'Espagne est sans contredit le règne de Ferdinand et d'Isabelle. La réunion des différents états qui morcelaient la péninsule prépare alors la grandeur de la puissante monarchie de Charles-Quint et de Philippe II; alors aussi tombe le dernier rempart de l'empire des Mores à Grenade; Naples est conquise par le Grand Capitaine et un audacieux génie donne le Nouveau Monde à Castille et à Léon.

A cette héroïque aurore des temps modernes, deux noms font pâlir tous les autres : ceux de Gonzalve de Cordoue et de Christophe Colomb.

Gonzalve de Cordoue, ou mieux D. Gonzalo Fernandez de Cordoba y Aguilar, le Grand Capitaine, est le héros dont la renommée légendaire égale, au-delà des monts, celle de D. Rodrigo de Bivar, le bon Cid Campéador.

Christophe Colomb, le Génois devenu dans sa patrie d'adoption D. Cristobal Colon, est le hardi navigateur dont les découvertes ont été l'événement le plus surprenant, le plus fécond dans les annales de l'humanité.

L'histoire, le roman, le théâtre se sont emparés à l'envi de ces deux grandes figures et parfois les ont dénaturées. De telles âmes planent dans des régions si élevées qu'elles semblent peu accessibles aux sentiments vulgaires, aux passions mesquines des autres hommes. Et cependant ces héros étaient des hommes et, comme leurs semblables, ils ont été soumis aux réalités de l'existence. L'histoire est là pour nous le dire et le chroniqueur impartial doit nous les peindre avec leurs grandeurs et leurs faiblesses, leurs heures d'enthousiasme et de défaillance. Cette tâche délicate a été depuis longtemps accomplie par des écrivains de grand talent, qui ont uni la hauteur des vues et l'éclat du style à de consciencieuses recherches ; elle pourra être bien des fois reprise à l'aide de documents nouveaux, sous l'empire d'idées quelque peu différentes, et non sans moins de succès.

On doit reconnaître, en revanche, que les romanciers et les dramaturges, lorsqu'ils ont mis en scène le Grand Capitaine et le Découvreur du Nouveau Monde, n'ont pas eu le même bonheur. Ils ont prêté à leurs personnages des passions, auxquelles ceux-ci ne furent certes pas étrangers ; mais, ne saisissant pas bien le vrai caractère de ces hommes supérieurs, ne comprenant pas ou connaissant mal le milieu où ils vécurent, les auteurs de romans, de nouvelles, d'œuvres dra-

matiques en prose ou en vers, ont toujours fait jouer à Gonzalo et à Colon des rôles insipides et quelquefois ridicules ; ils les ont rapetissés et, qui pis est, affadis. Aussi leurs œuvres sont-elles, pour la plupart, très médiocres au double point de vue du fond et de la forme.

Je n'ai point le dessein d'en faire ici la critique. Je veux me borner à donner une analyse et quelques extraits d'une pièce qui me paraît celle où, dans des rôles importants, les caractères de Gonzalo et de Colon sont tracés avec le plus de vraisemblance historique.

La pièce dont il s'agit est *Isabel la Catolica*, drame historique en vers, en trois parties et six journées, de Don Tomas Rodriguez Rubi, œuvre qui a obtenu sur la scène espagnole un grand et légitime succès et qui n'a pas encore été traduite en français.

L'auteur est un des poètes dramatiques les plus féconds et les plus distingués de l'Espagne en même temps qu'un des hommes que la politique a souvent mis en vue dans ce pays. Il s'est signalé par une fidélité à toute épreuve envers la Reine Isabelle II, dont il avait été ministre, et l'a suivie dans son exil. Alphonse XII, le jeune monarque si prématurément enlevé à l'affection de ses sujets, avait pour cet ami des mauvais jours une haute estime et un profond attachement. Aussi, après la Restauration, à la-

quelle il avait ardemment contribué, D. Tomas Rodriguez Rubi, devenu Sénateur et Président de section au Conseil d'État, a-t-il été justement comblé des marques de la faveur royale.

Dans *Isabel la Catolica*, on remarque, comme dans les autres œuvres du même auteur, une versification facile et sonore, un style clair, noble et sans emphase, des caractères bien tracés qui se soutiennent et se développent d'une façon magistrale au travers de l'action dramatique.

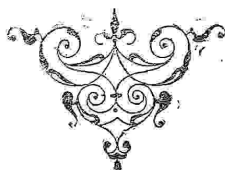
Le sujet est, je l'ai déjà indiqué, un des plus intéressants de l'histoire de la péninsule. L'action se passe à deux époques assez éloignées l'une de l'autre : d'abord, en 1475, à Ségovie ; puis, en 1492, à Grenade, et enfin, en 1493, à Barcelone. Elle embrasse donc une période de dix-huit années, plus de la moitié du règne de la célèbre souveraine de Castille.

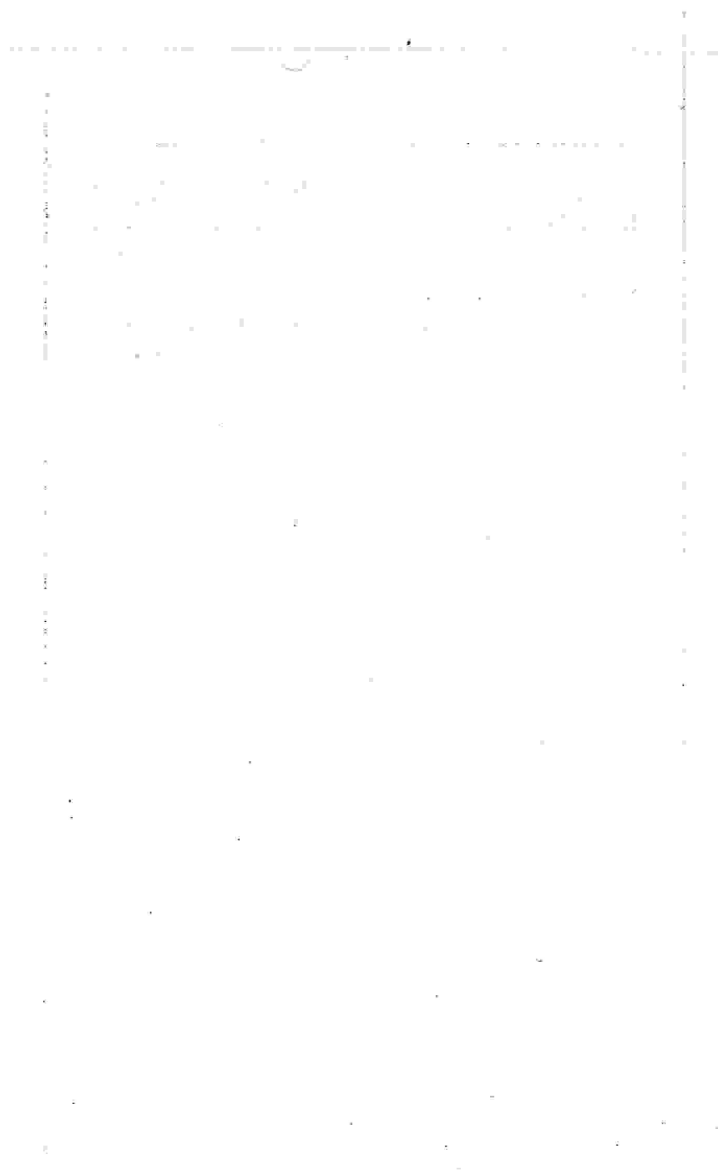
Quant aux personnages, ce sont : la Reine ; Ferdinand, roi d'Aragon, son époux ; Gonzalo de Cordoba, le futur conquérant de Naples et de la Sicile ; Colon, le découvreur du Nouveau Monde ; l'illustre Cardinal D. Pedro de Mendoza, premier ministre ; la fidèle et affectionnée suivante de la Reine, Dona Beatriz de Bobadilla ; un personnage épisodique, l'infortuné Boabdil *el Chico* (Abou-Abd' Allah Al-Ssaghyr), dernier roi more de Grenade ; puis quelques gentilshommes et capitaines, vaillants et dévoués, des soldats, des gens du peuple.

En analysant le drame de D. Tomas Rodriguez Rubi, je m'attacherai presque exclusivement aux personnages de Gonzalo et de Colon dont les rôles sont considérables, comme on le verra.

Et si le lecteur, en parcourant ces pages, se passionne pour les nobles figures retracées avec tant d'art par le poète espagnol, il voudra bien aussi, je me plais à l'espérer, pardonner au traducteur son insuffisance et sa témérité.

ÉMILE TRAVERS.





ISABELLE LA CATHOLIQUE

DRAME HISTORIQUE

EN

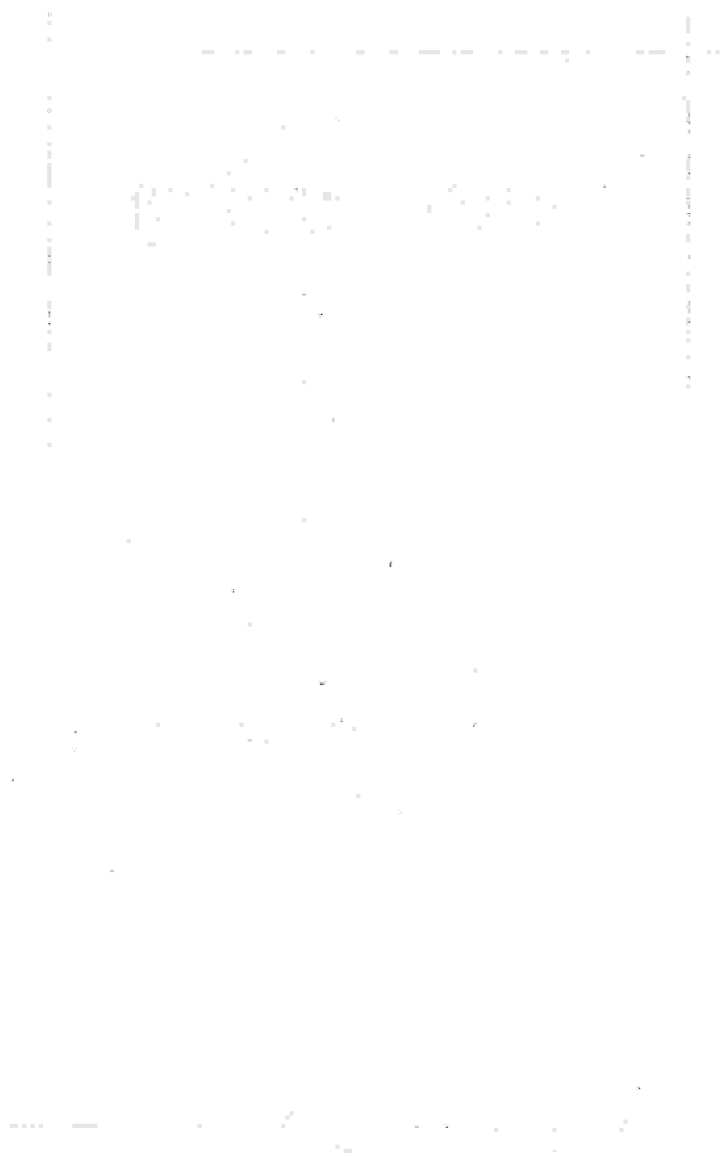
TROIS PARTIES ET SIX JOURNÉES

PAR

DON TOMAS RODRIGUEZ RUBI

(Analyse et Extraits)







PREMIÈRE PARTIE

SÉGOVIE. — 1475

La première partie du drame se passe à l'Alcazar de Ségovie et comprend deux journées.

La première journée a pour théâtre la chambre de la Reine. Pendant les premières scènes, Isabelle s'entretient avec Beatriz de Bobadilla, puis avec le roi d'Aragon et le Cardinal Mendoza des dangers qui menacent sa couronne. La Castille est en guerre avec la France et le Portugal; les Mores de Grenade sont toujours puissants et insultent à chaque instant les frontières de l'Andalousie. La situation est des plus alarmantes. Puis voilà que le peuple de Ségovie se soulève, envahit le palais, demande insolemment la tête du gouverneur D. Andrés de Cabrera, et outrage la Reine elle-même. L'attitude courageuse, la

mâle et noble éloquence de la princesse arrêtent les forcenés, qui bientôt implorent leur pardon et jurent de mourir en combattant pour leur souveraine.

La scène de la seconde journée se passe dans un pavillon, d'où l'on peut voir un tournoi donné dans une des cours intérieures de l'Alcazar.

On applaudit le comte de Benavente, qui a déjà rompu nombre de lances contre les plus intrépides chevaliers tels que Quinones, Lara et Cienfuegos. Son triomphe semble assuré.

La Reine, sous l'empire de graves préoccupations, continue à dicter des instructions à l'adresse du Cardinal pour réprimer le brigandage, rédiger un code d'ordonnances, régler la perception des impôts et l'administration du trésor et réunir les ordres militaires à la couronne. Elle va ensuite assister au tournoi.

Beatriz et le page Pimentel suivent du balcon les péripéties de la lutte. Le comte de Benavente va être proclamé vainqueur, mais un nouveau combattant est entré en lice. Cet inconnu, dont la visière baissée ne laisse pas voir le visage, se présente fièrement et manœuvre son cheval avec une merveilleuse dextérité. Il désarçonne le comte; personne ne relève son gant. Les fanfares retentissent et les juges du camp donnent la victoire au vaillant rival de Benavente.

La Reine rentre en scène avec toute sa cour et s'assied sur le trône. Au son d'une marche guerrière le vainqueur, accompagné des juges du camp et précédé de cent vingt pages, entre et se fait connaître. Ce vainqueur, c'est Gonzalo Fernandez de Cordoba. Isabelle le félicite et lui remet une écharpe qu'elle a brodée de ses mains.

Restée seule avec Gonzalo, la Reine l'interroge avec bienveillance. S'il n'est pas venu plus tôt à la cour, c'est qu'il a laissé son aîné, D. Alonzo de Aguilar, chef de sa maison, venir prêter à la souveraine le serment de fidélité. Pour lui, sans autre fortune que son épée, il s'est contenté jusqu'ici de combattre les Mores dans la vega de Grenade, mais il est accouru à Ségovie pour prendre part au tournoi donné en l'honneur de la Reine. Dans ses paroles perce son amour naissant. L'entretien est brusquement interrompu par l'arrivée du Cardinal Mendoza.

Ici se place une scène dont je vais reproduire la plus grande partie, et dans laquelle l'auteur a tracé d'une main vigoureuse le caractère de Gonzalo tout de bravoure et de dévouement envers son pays et ses souverains.

Le Cardinal Mendoza remet à Isabelle une lettre du roi de Portugal, qui a rompu la trêve. Après l'avoir lue en silence, Isabelle laisse éclater son indignation,

LA REINE. — Oh ! c'est le langage d'un lâche !
Sur ma vie, c'est une trahison !

LE CARDINAL. — Madame...

BEATRIZ. — Qu'y a-t-il ?

LA REINE. — Je le craignais ! (*Au Cardinal.*)
Appelez mes Castillans !

(Sur un signe du Cardinal les gentilshommes qui
étaient sur les galeries reviennent en scène).

GONZALO. — Pardonnez-moi si je vous interroge,
mais l'inquiétude assombrit l'éclat de vos regards....

LA REINE. — Vous allez en savoir la cause.
Castillans ! Pour leur malheur et violant notre
droit, les Portugais en armes vont franchir
aujourd'hui le Duero. Ils rompent la trêve ; ils
enfreignent les lois sacrées de l'honneur, au
mépris de vos rois, et croyant inspirer la terreur à
mon peuple fidèle et le trouver abattu, ils viennent
livrer bataille aux portes de Ségovie. Enfin la lutte
commence ; mais, vainqueurs ou vaincus, la honte
sera le prix de leurs trahisons. Écoutez bien : mon
cœur relève le défi sans crainte,... mais avant de
répondre aux injustes prétentions dont le Portugal
m'humilie, ô vous les meilleurs capitaines de Cas-
tille, éclatant miroir de l'honneur, hommes de
science et de vérité, éclairez mon esprit de votre

sage conseil ! Oui, et en donnant votre avis songez bien qu'ici c'est la raison qui nous doit guider tous.

LE CARDINAL. — Toujours ma bouche loyale vous avertit du bien et du mal. Confier le sort du royaume à une bataille rangée serait une gloire qui éterniserait votre nom, mais c'est donner, ne vous en fâchez point, la victoire au Portugais. Le Roi est absent et, avec des soldats qui ne savent pas encore combattre, nous serons à n'en point douter mis en déroute. Il y a un meilleur moyen de tout arranger : si l'on y perd quelque chose, du moins on n'y perdra pas tout. La paix qui vous a été proposée peut se modifier ; il est temps encore d'en traiter et de donner une réponse. Moi-même j'irai la conclure, si vous l'acceptez. Dites-moi ce que vous voulez.

LA REINE. — Ce que j'ai dit hier : « Je ne veux pas une paix qui m'humilie. Arrive ce qui arrive ! Rien ne me contraindra à céder un pouce de la Castille. »

UN GENTILHOMME. — Il vaut mieux attendre ici les armées de l'ennemi et résister à leurs efforts dans Ségovie. Ici nous pourrions en sûreté, à l'abri de nos murailles, anéantir les troupes portugaises. Fermons donc les portes de la cité.

GONZALO. — (*Avec violence.*) Je ne sais si je

puis parler ; mais, par Dieu, ce que ma bouche dira...

LA REINE. — Oui, Gonzalo, parlez.

GONZALO. — Qu'est-ce que la paix avec celui qui fait la guerre ? Qu'est-ce que rester ici immobile à attendre celui qui rompt les trêves et envahit la terre des autres ? Du fer contre du fer ! voilà les meilleurs conseils... et laissez là les murailles pour garder les femmes.

LE CARDINAL. — Et vous pensez écraser une armée aguerrie avec la troupe de pages que vous avez amenée à la cour ?

GONZALO. — Des pages, seigneur Cardinal, ce sont mes aigles que vous appelez ainsi ? Par Dieu, vous les insultez ou vous les avez mal vus. Ils iront sus aux Portugais ; mais auparavant, je vous en prie, seigneur, connaissez-les mieux. Holà ! à moi, les Cordouans ! (*Les soldats de Gonzalvo s'avancent.*) Voilà mes guerriers : ce ne sont pas des pages, mais des soldats. Voyez leurs visages hâlés... et la doublure de leurs pourpoints.

(Gonzalo déchire le juste-au-corps de celui qui est le plus près de lui et montre la cuirasse qu'il porte en dessous ; les autres soldats découvrent aussi les leurs.)

LA REINE. — Ah !

GONZALO. — Madame, avec mon épée je suis venu aussi vous offrir ces hommes qui ont donné la chasse aux Mores de Grenade. Ils sont prêts à combattre : ce sont des vassaux de ma maison, ils ont des armes et des chevaux et, où j'irai, ils iront. Plus forts que leurs cuirasses, ils ont rougi de sang les tours de Loja et les jardins de Baza. Car, dans leur jeune audace, quand je leur ordonne d'attaquer, ils savent aussi combattre cent contre mille. Ils sont à vous et, si vous le voulez, nous nous mettrons aussitôt en campagne... Voilà mon avis, Madame, et je vous prie de l'accueillir.

LA REINE. — Oh ! mon brave guerrier ! votre avis et votre promesse me causent moins de surprise que de joie et d'admiration. J'accepte votre don comme un gage de victoire. Mon trône ne craint rien avec des héros comme Gonzalo ! Votre avis est le mien et celui de tous.

LES GENTILSHOMMES. — Oui, Oui !

GONZALO. — Eh ! bien, partons d'ici avant la fin du jour. Donnez le signal et aussitôt le royaume sera sous les armes ! Donnez le signal et vous verrez comment la jeunesse de Castille, couverte de mailles et le glaive à la ceinture, vole audacieusement aux champs de bataille !

LA REINE. — Allez donc combattre avec bravoure comme de bons chevaliers. Demain le Roi arrivera d'Aragon avec ses archers et, sur ma foi, nous chasserons de notre sol natal la France et le Portugal et le More de l'Andalousie. Qu'aujourd'hui la voix de ma trompette fasse entendre un accent guerrier par toute la terre de Castille jusqu'à la frontière la plus lointaine. Au combat, et d'un cœur vaillant ! Le courage est notre seul appui, mais Dieu viendra à notre aide et protégera notre droit. Au combat ! plus de repos jusqu'à ce qu'on ait détruit ce qui cause la ruine de la Castille. Gloire au Dieu des Cieux... et qu'il vous donne pour récompense la gloire et la bénédiction des âges à venir. Sus !... à la plaine, à la montagne, et constance dans l'adversité !

GONZALO. — A cheval, Cordouans ! Sus... Saint-Jacques et attaque Espagne !





SECONDE PARTIE

GRENADE. — 1492

TROISIÈME JOURNÉE

La scène se passe dans un poste avancé de l'armée chrétienne. Sur les hauteurs voisines, des sentinelles montent la garde. Dans le lointain on voit la Sierra Nevada qui domine Grenade et ses tours, dont l'une, celle de la Vela, arbore la bannière de Boabdil. Des groupes de soldats, de marchands, de juifs et de vivandières, circulent ça et là, et des officiers boivent et causent entre eux sous une tente.

Le jour se lève et c'est celui où Grenade va ouvrir ses portes aux troupes d'Isabelle et de Ferdinand.

La première scène est un tableau très pittoresque de la vie des camps. Tandis que les soldats se disputent avec les marchands et que les officiers parlent des prouesses de Gonzalo et de sa galanterie envers la Reine, un nouveau personnage entre et est salué par ces cris : « Le fou ! Le fou ! » On l'entoure avec curiosité. C'est Colon, pauvrement vêtu, la toque sous le bras, abîmé dans ses réflexions, qui s'avance sans regarder personne et va s'asseoir sur un quartier de roche.

SCÈNE II

Officiers, Soldats, Marchands, Vivandières, Colon.

DEUXIÈME SOLDAT. — Toujours la tête à l'air.

CINQUIÈME SOLDAT. — Pardieu ! il fait chaud.

PREMIER SOLDAT. — Maître Cristobal s'en vient-il voir les murailles de Grenade ? A-t-il été à Santa-Fé ? Quand mettons-nous à la voile ?

DEUXIÈME SOLDAT. — Il n'entend pas.

TROISIÈME SOLDAT. — Il n'écoute rien.

COLON. — (*A part.*) Quarante mille... quarante

mille ducats et l'appui royal... et le monde est à moi ! Pauvre humanité ! Oh ! qu'ils sont méprisables les savants que j'ai rencontrés ! Que leur intelligence est étroite !... Ils appellent erreur ce qui est le langage de la science, folie l'audacieux, le noble transport du génie dont la lumière ne peut dissiper les nuages de leur obscur entendement. Et je vais de cour en cour supplier, moi, le maître d'un monde... J'en atteste le ciel !

DEUXIÈME SOLDAT. — Il parle ?

PREMIER SOLDAT. — Oui.

TROISIÈME SOLDAT. — Que dit-il ?

PREMIER SOLDAT. — Il murmure.

COLON. — Moi, le maître d'un monde... monde inconnu, inconnu pour tous les vivants, que la main de Dieu m'a montré là-bas, où la canicule embrasée verse à torrents sa lumière divine et pure ! Ce n'est pas un songe,... non... auquel j'ai dépensé ma jeunesse... et enfin je le vois se déployant sous l'équateur, s'élevant du sein profond des mers avec ses montagnes par milliers, ses claires fontaines, son éternelle verdure. Qui me donnera un navire?... Cette main sur la barre, j'éviterais les vagues que nul n'a fendues et les courants de l'Océan...

PLUSIEURS SOLDATS. — Hou!... Hou!...

COLON. — (*Regardant ceux qui l'entourent.*)
Qu'y a-t-il, bonnes gens ? Vous m'écoutiez ?... vous prenez pour les rêves d'une tête malade les vérités... et vous riez ? Moi aussi... hou !... hou !... insensés !

PREMIER SOLDAT. — Aujourd'hui il est de bonne humeur.

DEUXIÈME SOLDAT. — Pero-Puerta , faites-le parler.

DES SOLDATS. — Oui, oui, qu'il nous divertisse.

PREMIER SOLDAT. — Il y a longtemps que nous ne vous avons vu, seigneur marin. Comment avez-vous laissé la côte ?... Y a-t-il grosse mer ? Pourquoi venez-vous si loin des rivages ?...

COLON. — Je ne sais. Quelle est cette troupe ?

PREMIER SOLDAT. — L'avant-poste du camp de la Reine.

COLON. — L'astre brillant du trône de Castille. Est-ce là Grenade ?

PREMIER SOLDAT. — C'est elle.

COLON. — C'est elle ? La cité orientale ?

PREMIER SOLDAT. — Une belle vue ! En est-il de pareille ? La Sierra Nevada l'abrite-t-elle bien ?

COLON. — Est-ce là cette cité dont la conquête

coûte tant d'années de tourments, tant de ruisseaux de sang aux royaumes d'Aragon et de Castille ? Et ses murs soutiennent encore les drapeaux de l'Infidèle et sont debout, fermes et sûrs ! Hélas ! infortuné que je suis... les monarques pour tout ce qui est grand et extraordinaire sacrifient trésors et soldats... et à moi qui offre de découvrir un monde, personne ne me donne quarante mille ducats !

PREMIER SOLDAT. -- Le voilà revenu à sa manie.

DEUXIÈME SOLDAT. -- Pousse-l'y.

TROISIÈME ET CINQUIÈME SOLDATS. -- Oui.

PREMIER SOLDAT. -- Il serait mieux que vous suiviez ici nos bannières à la conquête des tours de Grenade qui vaudront toujours mieux que ces chimères.

COLON. -- Sacrilège, n'insulte pas ce que tu ignores... ce que jamais ton esprit borné ne pourra comprendre. Pourquoi prises-tu tant cette ville à moitié incendiée par l'ardente flamme de la guerre, si, en vérité, tu ne sais pas encore ce que ce monde renferme dans son espace ? Comment pourrais-tu apprécier mon monde ? Sais-tu où il est ? Quoi ! tes cheveux mal peignés ont-ils blanchi en observant le cours des astres autour de l'univers ? Tes yeux se sont-ils parfois brûlés à suivre la marche du soleil rouge comme le sang ? As-tu médité

sur l'étendue du globe ? As-tu deviné le mouvement de la terre et jamais le souffle tout puissant de Dieu a-t-il pénétré dans ton sein ? Mais c'est trop vous parler !... temps perdu !... Non !... vous ne voyez pas mon monde, qui est loin, et vous, faibles créatures, c'est à peine si vous voyez celui que vous avez devant vous.

PREMIER SOLDAT. — Il traite avec trop de dédain les soldats d'Isabelle et de Fernando, le seigneur fou.

COLON. — Oui, ... fou, trompeur !... ils me donnent ces surnoms ceux qui connaissent peu de la science, ceux qui pensent que la renommée, la gloire de leur chère patrie ne consiste qu'à faire voler des têtes de Morès, à dompter un cheval et à manier l'épée.

DEUXIÈME SOLDAT. — En vérité il nous insulte.

TROISIÈME SOLDAT. — Il nous outrage.

CINQUIÈME SOLDAT. — Qu'il nous paie tant d'affronts !

PREMIER SOLDAT. — Crie : Vive les fils de Castille !

COLON. — De force... jamais ! Je m'arracherai plutôt la langue.

DEUXIÈME SOLDAT. — Eh bien ! sus, à lui !

COLON. — (*Il tire son épée; quelques soldats en font autant*). A moi... par Dieu, que je vous perce tous ensemble!

LES SOLDATS. — Au fou!

COLON. — Au large!

(Au moment où ils vont engager le combat, Gonzalo paraît et se jette entre Colon et les soldats. Au même moment, on entend au loin le son d'une trompette. Les chefs du poste se lèvent et sortent de la tente).

SCÈNE III

Les mêmes, Gonzalo.

GONZALO. — Lâches! Avez-vous perdu la raison? Vous attaquez un homme seul!... et vous êtes Chrétiens! Qui vous a donné cet exemple?

PREMIER SOLDAT. — Seigneur...

GONZALO. — Oh! sur ma vie une telle lâcheté ne restera pas impunie. Paredes, ceux qui sont dans cet avant-poste n'entreront pas les premiers dans la ville. Non!... qu'ils entrent dans Grenade des derniers et sans armes.

COLON. — Pardonnez.

GONZALO. — Cela sera... et ne me demandez pas, Colon, de pardonner. Ceux qui ont fait un tel usage de leurs épées ne peuvent entrer au son des tambours comme des vainqueurs, mais comme des prisonniers. Bernaldez, Gimen, Farfan, allez recevoir Son Altesse.

(Les officiers et les soldats se retirent et se rangent dans le fond.)

COLON. — Vous traitez avec trop de sévérité ce léger désordre.

GONZALO. — Oh ! peu importe la sévérité... laissez-moi les traiter de la sorte... Mais comment vous trouvé-je ici après une si longue absence ?

COLON. — J'ai songé à chercher loin de la Castille une nouvelle fortune, mais Santangel et Quintanilla m'ont fait revenir. Grâce à leur noble protection, on a entendu mon projet et, par déférence pour eux, on a travaillé avec la meilleure intention ; mais sans doute, par suite de la fatalité qui s'attache à mes pas, leur bonne volonté se brise contre l'entêtement du Roi. Ils n'obtiennent rien... Désespérant de tout, je suis décidé à partir et vous me voyez ici m'en allant comme je suis venu.

GONZALO. — Vous êtes trop malheureux. Et vous quittez aujourd'hui la Castille ?

COLON. — Certainement.

GONZALO. — Et vous renoncez à votre projet ?

COLON. — Y renoncer ? Cela, jamais ! C'est de ma foi la plus profonde que vous jugez ainsi, seigneur ? A de si hauts projets on ne renonce qu'avec la vie. J'irai par toute la terre.

GONZALO. — Votre constance m'émeut. Et où allez-vous ?

COLON. — Où ? en France, et puis de là en Angleterre. Oui, ... j'épuiserai toute la coupe amère des refus. J'irai, j'irai dans les cours qui sont au nord de l'Europe et, si dans leurs eaux je fais aussi fausse route que par ici, j'irai porter ma demande dans l'empire du Grand Turc. Peut-être les Mahométans voudront-ils bien de mon monde... ne fût-ce que pour ne pas imiter la sottise des Chrétiens.

GONZALO. — Etes-vous sûr d'accomplir votre voyage, Colon ?

COLON. — Oui, par Dieu ! aussi sûr que l'êtes d'entrer dans Grenade. J'ai employé mes meilleures années à un plan qui est achevé.

GONZALO. — Mais... a-t-il déjà été examiné par nos savants docteurs ?

COLON. — Cela a eu lieu ; oui, je leur ai parlé et mon plan a été soumis à leur avis.

GONZALO. — Et qu'en résulte-t-il ?

COLON. — Que jamais leur avis ne sera le mien ; qu'ils savent la théologie, mais rien de plus ; qu'avec des arguties ils prétendent prouver que mon plan insulte le ciel même. Il en résulte que je leur parle et qu'ils ne m'entendent pas. Il en résulte... qu'ils savent peu et qu'au milieu des murmures et des insultes, pour ne pas se déclarer ignorants, ils me déclarent fou.

GONZALO. — Tous des ignorants, mon bon Colon ?

COLON. — Non peut-être... mais ils ne comprennent pas mon projet et ils le sont pour mon projet.

GONZALO. — Vous ne vous en rapportez pas à eux ?

COLON. — Oh !... j'ai présenté tous les faits et des mémoires étendus... sauf mes cartes marines qui sont mon secret. Je leur ai même dit où est ce qu'il y a encore à découvrir. Je leur ai dit où il faut aller... mais non par où l'on va. Car, sans présomption et sans mensonge, c'est ce que savent seuls Dieu et Cristobal Colon.

GONZALO. — Se peut-il que les savants ne soient pas convaincus par votre accent, par la foi et la conviction qui jaillissent de vos lèvres ? Pour moi, sans doute et sans crainte, Colon, je vous donnerais raison.

COLON. — Parce que votre âme... est une âme

qui n'est point celle d'un docteur ; parce que vous marchez sur les pas de la victoire ; parce que vous êtes de la même nature que moi, et que, pour me comprendre, il suffit d'aimer la gloire comme vous l'aimez ! Dieu qui humilie les savants les convaincra peut-être quelque jour... et, à leur honte, ils se rappelleront que de gloire et de puissance ils auront refusées à la Castille... que de richesse ils auront perdue par leur dédain pour ce qu'ils ignoraient ! C'est bien... ce sera inutile... mais, noble Gonzalo, je m'en vais l'âme remplie de douleur.

GONZALO. — Oh !... et vous partez ?...

COLON. — Que me reste-t-il à faire ? Oui, je pars. Que Dieu vous garde ! N'importe où me pousse la destinée, le pauvre marin conservera un bon souvenir de vous.

GONZALO. — Oh !... mon cœur ne me trompe pas ! Il me dit qu'en partant vous allez porter à l'étranger la gloire de la Castille.

COLON. — Et assurément il vous dit vrai... mais il le faut, que voulez-vous ?

GONZALO. — Ce que je veux ? Que vous attendiez.

COLON. — Non, non, impossible.

GONZALO. — Espérez.

COLON. — Espérer ! Je hais ces leurre ; je ne

veux plus de déceptions. Déjà j'ai attendu huit ans et je n'ai pu parler aux Rois. Avec l'espérance perdue à courir ça et là, ma pauvre vie se passe ici-bas. Je contracte de nouvelles dettes qui ne me permettent pas de partir... et je veux avant de mourir voir mes songes réalisés.

GONZALO. — Vous les verrez.

COLON. — Comment les verrai-je ?

GONZALO. — Oui, oui, ayez confiance en moi. Attendez un seul jour, et j'aurai soin de tout.

COLON. — Ce que vous demandez...

GONZALO. — Sur ma vie, celui qui a tant souffert ici et a pendant des années vainement attendu, peut bien attendre un jour... Un jour de plus ne vous expose à rien et qui sait...

COLON. — Je sais...

GONZALO. — Si ce jour n'est pas celui qui couronnera votre espérance ? La capitulation est secrètement conclue et aujourd'hui, si à l'intérieur il n'y a pas de trahison, nous entrerons dans Grenade. Demain, Colon, dût le Roi s'en offenser, moi, je vous ferai parler à la Reine.

COLON. — Et après ? Ne m'a-t-on pas déjà dit en son nom que ses trésors ne pouvaient me donner pas même un ducat, parce qu'on les a épuisés dans la guerre des Mores ?

GONZALO. — Eh ! bien, il y a un moyen plus simple. Si cette espérance s'évanouit, alors la noblesse de Castille en fera les frais.

COLON. — Gonzalo !...

GONZALO. — Laissez-moi faire. J'assemblerai mes parents et ils donneront, eux qui sont puissants, autant qu'il faudra. Medinaceli, Medina-Sidonia sont riches et armeront des navires...

COLON. — Oh ! le divin rayon de la gloire vous éclaire ! Oui, je reprends un peu d'espoir, mais... auront-ils confiance en celui... qu'on appelle fou ?

GONZALO. — Oui, vive Dieu ! ils l'auront et moi aussi, Colon. Vous ferez votre expédition et on paiera tout. Vous ne donnerez pas à un peuple étranger des mondes dont on n'a pas voulu ici ; vous ne direz pas que d'autres ont fait ce que l'Espagne ne sut pas faire. (*Bruit de fanfares*). Ah ! la Reine !

COLON. — Vous m'avez rempli le cœur de vie... Adieu... le meilleur des soldats. ! (*Ils se serrent les mains.*)

GONZALO. — A demain, Colon.

Colon se retire. Isabelle entre, suivie de ses gentilshommes, de Beatriz et du Cardinal qui porte la croix de la chapelle royale. Sur l'ordre de la Reine, le Cardinal se dirige vers Grenade avec les ban-

nières de Saint-Jacques et de Calatrava. Bientôt le pavillon more est abattu de la tour de la Vela et remplacé par le pennon de Castille. La place s'est rendue et Boabdil vient lui-même en apporter les clés à la souveraine victorieuse. Celle-ci adresse au ciel d'ardents remerciements et marche vers la capitale de son nouveau royaume.

QUATRIÈME JOURNÉE

Au début de la quatrième journée, qui se passe dans un salon arabe du palais de l'Alhambra, nous voyons la Reine attendant, tout émue, Gonzalo qui lui demande une audience. Celui-ci se présente bientôt devant sa souveraine et la supplie de recevoir Cristobal Colon. Elle refuse d'abord, puis consent, sur les instances du vaillant gentilhomme, qui sollicite la permission de s'embarquer avec le hardi marin. Gonzalo s'en va chercher Colon.

Le roi d'Aragon survient et Isabelle cherche à le décider à prendre part à la recherche du monde inconnu dont parle le Génois. Ferdinand reste inflexible et se raille d'un projet qu'il considère comme dangereux et que les savants ont déclaré impossible à réaliser. Il conseille à Isabelle d'oublier ces contes chimériques.

La noble souveraine sent le doute envahir de nouveau son âme. Cependant Gonzalo amène Colon et les laisse en tête-à-tête.

Le marin, d'abord troublé, laisse percer ses craintes. Il prend pour un accueil moqueur les paroles d'encouragement que lui adresse la Reine ; mais il se rassure peu à peu et bientôt il expose à celle qui se déclare sa protectrice ses projets avec une éloquence émue et chaleureuse. Je reprends ici ma traduction :

COLON. — Bénie soit, Madame, la bienheureuse inspiration que vous a donnée le ciel ! Dans leur vanité, disais-je, les hommes ne croient au bien et leur jugement ne l'accepte que lorsque leurs mains palpent et leurs yeux voient la vérité. Ils ne savent que nier, et ils m'ont tout nié, Madame, à moi qui ai blanchi sur la mer ; à moi qui, pendant le choc des éléments dans une lutte farouche, embrassais de mes calculs et les mers et la terre ; à moi qui ai étudié et mesuré la terre et en ai enfin trouvé la forme ; à moi qui ai entrepris mon plan et l'ai achevé.... Eux, qui ne méditent sur rien... eux, qui sont dans les ténèbres... qui ignorent jusqu'aux lois de la planète sur laquelle ils s'agitent ! Mais qu'importent leur dédain et leurs outrages?... rien, par Dieu ! Enfin, je vous rencontre, vous qui êtes le génie du bien !

Pardonnez si mon récit arrive à vous fatiguer. C'est forcé... je dois vous prouver que je ne suis pas un insensé. Ainsi le veut mon destin et je le subis... Vous voulez donc, Madame, que je vous parle de mon plan comme un marin ? Eh ! bien, soit, brièvement, et sans plus de paroles vaines. Voici mes cartes marines ; ceci est le globe. (*Il tire des parchemins ; il en étale sur la table un où est tracée la mappemonde et il la mesure avec un compas en donnant ses explications.*) Regardez : l'Asie... l'Europe... vous les voyez ?

LA REINE. — Oui.

COLON. — Ceci est le continent africain. Contemplez ici l'immense étendue de l'Océan. Ils disent que lui seul entoure le globe et ils donnent bien comptés trois cents soixante degrés au tour de la terre. Mais cette mesure, d'après les règles de l'art, comprend pour le tiers un monde inconnu. Mes calculs l'estiment très riche, très-peuplé et cette partie du globe est à l'Orient dont on ignore les limites. Voyez cette ligne qui va de l'Orient au Ponant et vous y reconnaîtrez la rotondité de la terre. Car elle est ronde, cela est parfaitement sûr ; si elle ne l'était pas, elle troublerait l'harmonie universelle de la sphère. Eh ! bien, puisqu'il en est ainsi, voyons s'il y a moyen de trouver la terre... Tout ce que mon compas embrasse, c'est la terre que nous cherchons. Elle est

là... là où je l'ai depuis longtemps marquée... Voyez-la, Madame, coupée par la ligne équinoxiale. Elle ne s'étend vers le sud que jusqu'au cinquante-deuxième degré, à mon compte, et quant à sa latitude nord, Dieu seul peut dire quelle elle est. Elle monte si haut qu'elle disparaît dans les glaces du pôle. Vous voilà fixée... je vous prie seulement de considérer la direction. (*Il déroule diverses cartes.*) Vous avez ici la route tracée sur mes cartes. En naviguant à l'Occident, en traversant la mer Atlantique, j'ai pour but de rencontrer les limites de l'Orient.

LA REINE. — Traverser le grand Océan ! Et cela sera possible, Colon ?

COLON. — Pour la foi et la raison tout chemin est facile. Avec elles... qui vous étonne ? Quelle gloire n'avez-vous pas obtenue ? Avec elles vous avez chassé les Mores de la Castille. Eh ! bien, avec elles, j'en suis certain, je traverserai cette mer immense et au bout on doit trouver le riche continent que je cherche. Sans doute un si long voyage aura des dangers, mais Dieu donnera son aide au marin dans les bourrasques. Dieu, Madame, dans sa mystérieuse puissance, sauvera mon navire et le mènera de l'un à l'autre hémisphère. Une fois là.... il y aura moyen d'obtenir une juste renommée ; une fois là, ne vous en inquiétez pas, il y aura de la gloire pour tous... Pour tous !... Oui, Madame, et n'importe où nous

abordions, nous ferons connaître la doctrine rédemptrice du Christ.

LA REINE. — Oh ! assez, assez, Colon. Malgré mes efforts, je ne puis suivre tes calculs, non ; mais tu me remplis d'admiration. Mon ignorance ne sait rien dans des études si profondes... mais je comprends que tu sais et que tu dis la vérité. Oui, je crois en tes paroles si pleines de foi et d'éloquence ; je crois à l'existence de ce monde, car je vois que le génie éclaire ton front... Mais aujourd'hui, Colon, hélas ! que m'est-il donné de faire de toi ? La Castille est si pauvre ! (*Elle se tait un moment.*) Combien te faudra-t-il maintenant pour ton expédition ?

COLON. — Un cuento de maravédis au plus, Madame.

LA REINE. — Pas plus ? Il se tait !... Pas plus ?... Tu me rassures. Et tu pourras aller...

COLON. — Et revenir. Avec cela je puis vous mettre en mer trois caravelles. Cela me suffit...

LA REINE. — Eh ! bien, Colon, mon trésor est épuisé, mais l'or de mes bijoux vaut le double... ils sont à toi !

COLON. — O Reine ! que voulez-vous faire ? Permettez-moi de baiser vos pieds.

LA REINE. — Non, Colon, lève-toi.

SCÈNE X



La Reine, le Roi, Gonzalo, Colon.

LE ROI. — Madame, que faites-vous ?

LA REINE. — Ce que je fais ? Je donne ma main à baiser à mon almirante suprême sur les mers de l'Océan et je le prie de se relever.

LE ROI. — Quelles raisons justifient?...

LA REINE. — C'est long à dire. Les raisons qu'il m'a données se sentent mais ne s'expliquent pas.

LE ROI. — Je respecte votre conviction, et, puisque vous en décidez ainsi, il sera entendu que vous agissez pour vous seule.

LA REINE. — Oui, seigneur.

LE ROI. — J'en fais mon compliment à l'Aragon. Ainsi donc...

LA REINE. — La Castille courra tous les risques ; l'Aragon, aucun.

LE ROI. — C'est bien. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

La Reine, Gonzalo, Colon.

LA REINE. — Tu viendras me voir cette nuit, Colon, puis tu partiras. Demain tu entreprendras ton expédition.

GONZALO. — Et moi avec lui ! N'est-il pas vrai que vous me le permettez ?

LA REINE. — Partir avec lui !...

COLON. — Que demandez-vous ? Ah ! Madame, pardonnez,.. mais, au nom de Dieu, n'exposez pas sa vie. (*A Gonzalo.*) Qu'ils n'aillent pas sur mer, seigneur, les hommes qui valent ce que vous valez sur terre. Je sais que la fureur des flots ne vous émeut ni ne vous épouvante ; mais la Castille peut avoir besoin de votre épée et c'est ici que la fortune vous attend. Laissez-moi la mer, à moi qui suis né pour la mer, comme vous pour la terre. Et cela je vous le dis du fond de l'âme, parce qu'aujourd'hui je vous dois... Je lui dois tant, Madame, que si vous n'étiez pas là, quoique ma gloire ne soit pas égale à la sienne, je le serrerais étroitement dans mes bras...

LA REINE. — Oui, embrassez-vous, mes fils. Colon est digne de Gonzalo.

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. — La toile tombe.)



TROISIÈME PARTIE

BARCELONE. — 1493

Un an s'est écoulé depuis la prise de Grenade. Les Rois sont dans l'ancien palais des comtes de Barcelone, où l'auteur a placé la scène de la quatrième partie de sa pièce qui, comme les précédentes est divisée en deux journées : cinquième et sixième du drame.

CINQUIÈME JOURNÉE

La cinquième journée se passe dans la chambre du Roi. Le monarque aragonais, à son arrivée dans Barcelone, a été victime d'une tentative d'assassinat. Un pauvre fou l'a frappé d'un coup de poignard et,

pendant quelques jours, la vie du prince a été en danger. A peine convalescent, Ferdinand veut s'occuper avec le Cardinal Mendoza des affaires de son royaume et de l'Italie attaquée par les Français. Isabelle intervient et demande à son royal époux de lui laisser le soin de choisir le général que l'on devra envoyer pour repousser les envahisseurs. Restée seule, la Reine songe au hardi marin parti à la recherche d'un continent ignoré et dont on n'a plus eu de nouvelles. Elle se plaint aussi de l'absence de Gonzalo qui, depuis de longs mois, s'est enfermé dans une petite ville de la vega de Grenade et semble fuir la cour et sa souveraine.

Soudain, Beatriz de Bobadilla vient lui annoncer le retour du valeureux capitaine. Celui-ci se présente, pâle et triste. Il a appris le péril couru par les Rois à leur entrée dans la vieille capitale de la Catalogne. Isabelle le presse de questions et laisse percer, sous ses réticences, tout l'intérêt et l'affection passionnée qu'elle porte à Gonzalo de Cordoba. Elle provoque l'aveu que le brillant gentilhomme lui fait de son amour, amour sans espoir mais qui désormais restera enseveli au plus profond de son âme. La Reine ne s'offense pas du langage de Gonzalo; elle est assez maîtresse de son âme, assez sûre d'elle-même pour partager les sentiments d'une amitié surhumaine, digne d'elle, digne de son loyal serviteur, et elle n'hésite pas à le lui déclarer.

Cette partie du drame, que je me borne à indiquer en passant, est, on le reconnaîtra, bien contraire à ce que nous savons du caractère d'Isabelle. Que le Grand Capitaine ait été séduit par les charmes et par les grandes qualités de la princesse lorsque, tout jeune encore, il fut attaché à sa personne et lui dévoua sa vie, cela est possible et même très vraisemblable. Mais que la reine de Castille, la femme en tout supérieure à son sexe, dont le cœur n'a jamais été ému que par l'amour de ses peuples et que par l'ambition dans ce qu'elle a de plus noble, de plus élevé, se soit éprise d'un gentilhomme intrépide et accompli, celui-ci fût-il Gonzalo Fernandez de Cordoba, voilà ce que les réalités de l'histoire viennent démentir hautement. Isabelle a eu, cela n'est pas douteux, pour Gonzalo une profonde et sincère affection que lui inspiraient l'estime de la valeur et la reconnaissance des services du vaillant guerrier, mais de l'amour, tel que le voudraient les romanciers et les poètes, jamais. Son cœur ne s'est pas un instant laissé troubler par une passion doublement adultère; elle n'a pas oublié qu'elle était unie au roi Ferdinand et que Gonzalo était marié à Dona Maria Manrique. La grande chrétienne a donné l'exemple de toutes les vertus et n'a pas un seul jour oublié ses devoirs de souveraine et d'épouse.

Cette scène de passion est interrompue par l'arrivée du roi d'Aragon, auquel Isabelle présente Gon-

zalo comme le chef qui ira prendre en Italie le commandement des troupes espagnoles. Ferdinand accepte ce choix comme un heureux présage de victoire ; mais, de son côté, il a de bonnes nouvelles à annoncer à la reine. Un courrier vient d'arriver de Portugal avec une lettre adressée à Isabelle. C'est un message de Colon. Le héros des mers écrit de Lisbonne qu'il est de retour, après avoir trouvé le Nouveau Monde.

Transportée de joie, la Reine ordonne de faire une réception royale à son almirante. Le meilleur chevalier de ses états l'amènera à sa cour, et c'est Gonzalo qu'elle charge de cette mission. « Ce sera toi, Gonzalo, dit-elle ; toi seul peux fièrement toucher de ta glorieuse main la main vaillante et glorieuse de Colon ».

SIXIÈME JOURNÉE

La salle royale. Au lever du rideau, salves d'artillerie qui se font entendre pendant toute la scène. A droite, le Roi et la Reine assis sur le trône ; au bas des marches, l'alferez mayor du royaume tenant le pennon de Castille ; à sa droite et à sa gauche, dames, prélats, grands d'Espagne et soldats avec les bannières et les

étendards de Castille et d'Aragon. — Une marche royale indique l'arrivée de Colon. Les hérauts l'annoncent et il s'avance conduit par Gonzalo de Cordoba et suivi de sept Indiens, de matelots et de gardes qui se rangent au fond du théâtre. La suite de Colon porte des oiseaux de couleurs brillantes et, dans des coffres d'ivoire, de l'or, de l'ébène, de l'acajou et des échantillons des richesses du Nouveau Monde.

SCÈNE UNIQUE

La Reine, le Roi, Beatriz de Bobadilla, Gonzalo,
Colon, suite nombreuse.

UN HÉRAUT. *(Du dehors)*. L'Almirante !

UN AUTRE. — *(Au fond)*. L'Almirante !

(Entrent Gonzalo et Colon. Les Rois se lèvent; on fait flotter les bannières et les étendards. Gonzalo mène Colon aux pieds du trône; ils baisent les mains des Rois et vont se placer au milieu de la scène. — La musique cesse.)

GONZALO. — O rois d'Aragon et de Castille, j'ai l'honneur et la joie d'exécuter l'ordre souverain que vous m'avez dicté. Sous l'égide de

votre volonté, ma main a respectueusement conduit jusqu'au trône des Espagnes l'homme fameux, le héros des mers de l'Occident, celui pour lequel Alcide a jadis ouvert une route étroite, celui qui, avec une science profonde, a vaillamment fait sortir d'une mer éloignée un monde pour la couronne de Castille. Mon cœur, tout troublé devant sa gloire, a obéi avec émotion à votre ordre. Souhaitez-lui la bienvenue et qu'il vous fasse le récit complet de son immortel voyage.

LA REINE. — Parle, Colon. Que ma cour admire le triomphe de ton génie ; qu'en un si grand jour mon royaume soit suspendu à tes lèvres. Que la monarchie espagnole écoute combien je dois à l'esprit ardent de celui qui sut vaincre par son intrépidité les colères de la mer et la fureur du vent.

COLON. — Monarques espagnols, souverains de l'Inde occidentale, génies augustes ! nobles dames aux charmes surhumains, illustres seigneurs, prélats justes, dignités, sujets de la Castille, robustes fils de l'Èbre et du Llobregat, vous tous qui m'entendez, la bouche de Colon vous salue.

Oh ! ne vous étonnez pas si vous le voyez troublé dans une heure si solennelle et devant tant de pompe, le navigateur audacieux qui a bravé

l'inclémence des mers. Fils de la mer sauvage, je ne suis pas accoutumé au luxe et à la magnificence de la terre ; je m'abandonne avec calme aux bourrasques, mais je tremble devant la splendeur du trône.

Il y eut un temps fatal où le marin parlait de ces régions inconnues et allait de cour en cour comme un pèlerin, implorant les riches et les grands. Que d'années de soucis !... mais son destin, malgré l'avis des savants, lui montra l'astre brillant d'Isabelle et il se mit en mer sous ses auspices.

Écoutez, écoutez, vous qui voulez savoir l'étonnante histoire du premier voyage que j'ai accompli pour l'honneur de la Castille et de sa reine immortelle. Mes paroles feront dès maintenant connaître la valeur de la terre sans pareille et inconnue ; mes paroles, si vous les trouvez sans charmes, seront du moins la vérité, je vous le jure.

Au nom de Dieu et confiants dans sa protection et son aide souverain, nous montons joyeux à bord de la *Pinta*, de la *Nina* et de la *Capitane*. La *Nina*... un grand navire... Fortifiées par de dévotes oraisons et notre foi de chrétiens, mes trois caravelles prirent la mer en même temps en mettant à la voile de Palos.

C'était l'aurore... tremblante, indécise. Sa lumière pointait là-bas sur les rochers du côté du sud et, en

face, elle rayait de ses brumes les blancs sommets du colosse de l'Atlas. Fraîche la brise nous porta au large et, quelques heures après, j'entendis gémir sous la quille les flots vaincus du farouche Atlantique.

O mon Dieu, toi seul connus alors mon émotion, ma joie ardente ! Enfin il était arrivé ce jour si désiré de faire route d'un pôle à l'autre ! Libre enfin, sans crainte, sans erreur, je parcourais l'étendue du grand Océan... Et je respirai heureux, ivre de bonheur, seul, perdu dans son auguste immensité !

Et Dieu voulut y éprouver mes navires et, vraiment, il me sauva de mes équipages. A la clarté, aux doux zéphyr, succédèrent l'ouragan, la nuit obscure ; le danger fond sur nous et de cruelles angoisses remplissent les cœurs d'une crainte mortelle, tandis que le vent augmente et fait dominer sa voix dans le bruit de l'orage turbulent.

Mes équipages étaient par trop ignorants... Ils doutèrent de la science et crurent naviguer sur des mers sans limites et sans rivages... et à la fin ils se révoltèrent. Plus d'une fois, dans leur frayeur, ils voulurent mettre le cap sur les deux Castilles... Mais, la main à la barre, je continuai ma route à travers le grand Océan.

Une nuit que, debout sur le château de la poupe élevée, je veillais inquiet, à l'horizon lointain l'éclat

d'une lumière semblable à une étoile me frappa. Je fixai mes regards sur elle... et je m'humiliai devant Dieu!... C'était une lumière... une lumière... qui errait... et la terre... Je poussai un cri... et... on vit la terre au point du jour!

Elle était là, la terre... et habitée, couverte d'une verdure resplendissante avec sa parure de vierge, illuminée par le soleil ardent des tropiques. O reine vénérée de Castille, là votre pennon a flotté autour du vaste archipel indien et là aussi nous avons planté la croix du Rédempteur du monde.

Oui, vous êtes reine et maîtresse d'une terre dont les montagnes dorées par la canicule brûlante cachent de l'argent et de l'or dans leurs entrailles. Il y a des oiseaux aux mille couleurs, à la voix mélodieuse, et vous y avez et les Espagnes y ont à ramasser sur les bords de la mer, au milieu de rochers de corail, des bancs de perles.

C'est à vous, la noble et riche dame sans pareille, que l'Espagne doit un si heureux prodige. Grâce à vous, Colon a conduit ses navires avec une ferme assurance vers la zone embrasée. Votre couronne n'avait plus de joyaux.... mais, de cette région si lointaine, je vous en apporte d'autres plus brillants et plus précieux pour orner votre diadème impérial.

O Madame, acceptez-les... je ne vous demande

pas d'autre récompense. Ces richesses sont les prémices du sol indien et peuvent orner le front des rois.

(Ceux qui accompagnent Colon déposent aux pieds du trône les objets qu'ils portent.)

Vous méritez plus, mais Colon se trouvera assez récompensé si vous recevez ce présent de ses mains.

LE ROI. — (*Avec enthousiasme*). Castillans, saluez la Reine !

LA REINE. — (*Se levant*). Oh ! non... Dieu d'abord ! Il a veillé sur mon malheureux royaume... J'ai trouvé l'État au bord d'un abîme sans fond ; j'ai invoqué sa protection... et soudain de la pauvre Castille il a fait un empire riche et florissant. C'est lui qui de son souffle l'a tirée de l'avilissement... C'est à Dieu, c'est à Dieu que nous devons tout.

Il m'a donné l'argent de ses temples et a animé notre bras et notre foi sincère. Il a détruit la foule ingrate des fils d'Agar... et il se manifeste dans Colon. Par lui notre empire s'étend aujourd'hui et le soleil brillera éternellement sur la Castille. Il nous donne de nouveaux mondes, des richesses immenses... (*Elle tombe à genoux ainsi que tous les assistants.*) O Dieu tout-puissant, soyez bénit !...

Que vers la demeure où tu vis éternellement
environné de crainte et de rayons de gloire, monte
dans ces douces larmes que je répands l'hommage
d'une âme reconnaissante Oh! lorsque sera venue
ma dernière heure et que je reposerai dans la
tombe immobile, tourne tes regards vers ma patrie,
ô mon Dieu. Veille, Seigneur, sur mes augustes
fils !

(On entend dans le lointain le chœur de la chapelle royale
qui entonne le *Te Deum*. — La toile tombe lentement.)

